

“ Le 7, de bon matin, nous montâmes dans de bonnes diligences, et nous passâmes à Fontainebleau ; quelques instants de repos nous donnèrent le temps de visiter le château et de voir les vélites grenadiers, déjà arrivés, faire l'exercice. C'était les jouissances qui nous attendaient et après lesquelles nous courions presque en poste.

“ Nous entrâmes à Paris à quatre heures du soir, par la rue du Faubourg-Saint-Victor, où nous descendîmes de voiture.

“ Une fois sur le pavé, nous prîmes nos portemanteaux et nous nous dirigeâmes sur la rue de Grenelle-Saint-Honoré, où l'on nous avait désigné un hôtel. L'arrivée de vingt-sept gaillards fatigués de la course qu'ils venaient de faire à travers Paris, la valise sur le dos et la faim dans le ventre, par conséquent de très mauvaise humeur, épouvanta l'hôtelier, qui déclina l'honneur de loger tant de jeunes héros. Fort embarrassés de trouver une maison assez vaste pour nous loger tous, car le lieutenant ne voulait pas que nous nous séparions, nous fûmes éconduits plusieurs fois. Nous trouvâmes pourtant un asile dans l'hôtel de Lyon, rue Batave, près des Tuileries.

“ Enfin, j'étais à Paris, dont je rêvais depuis tant d'années ! Il me serait impossible de rendre compte du plaisir que j'éprouvai, quand j'entrai dans la capitale de la France, dans cette grande et superbe ville... Tout ce que je vis me frappa d'admiration et d'étonnement. Pendant les quelques jours que j'y

restai, je fus assez embarrassé pour me rendre compte des impressions que me donnait la vue de tant de monuments, de tant de chefs-d'œuvre, et cet immense mouvement. J'étais souvent dans une espèce de stupeur qui ressemblait à de l'hébétement. Cet état de somnambulisme ne cessa que lorsque je pus définir, comparer, et quand mes sens furent accoutumés à apprécier tant de merveilles. Il faut, pour s'en faire une idée juste, sortir comme moi d'une petite et laide ville, quitter pour la première fois le toit paternel, n'avoir encore rien vu de véritablement beau. Comprenez ma joie, mon bonheur ! Le voyage avait disposé mon esprit à sentir vivement.

“ Le 8 juillet, notre lieutenant, très pressé de se débarrasser de nous, nous conduisit de très grand matin à l'école militaire pour nous faire incorporer dans la Garde impériale. Après qu'on eut pris nos signalements et qu'on nous eut toisés, nous fûmes répartis dans les deux corps de vélites, d'après la taille de chacun. Dix-huit furent admis aux grenadiers, et sept, dont je faisais partie, aux chasseurs. Nous nous séparâmes avec de vifs regrets, car il s'était établi pendant notre voyage une intimité que rien n'avait altérée. Quant au lieutenant, il ne put s'empêcher de manifester une satisfaction qui ne faisait pas notre éloge. J'appris quelques semaines après, par une lettre de mon frère, qu'il était rentré mécontent au Puy et qu'il avait à se plaindre de presque tous les jeunes gens qui composaient le détachement, excepté

de moi et de deux ou trois autres. Du reste, la cause de ses plaintes était insignifiante ; c'était de n'avoir pas trouvé chez nous autant de soumission que chez les conscrits ordinaires.

“ Nous fûmes autorisés à rentrer dans Paris, pour y vivre comme nous l'entendrions, sans être astreints aux appels, jusqu'au lendemain dans l'après-midi.

“ A notre retour de l'école militaire, nous passâmes par les Tuileries, pour tâcher de voir l'Empereur, qui devait passer la revue de la Garde dans la cour du château et sur la place du Carroussel. Je fus assez bien placé pour contempler à mon aise l'homme puissant qui avait vaincu l'anarchie après avoir vaincu les ennemis de la France. La vue d'un homme extraordinaire frappe toujours d'admiration ; je me livrai avec plaisir à ce sentiment extrême...”

* * *

J'ai donné sans ménagements ce long passage où l'on trouve un accent simple et vrai. Il aide à entendre quelle était la moralité, j'ose dire, l'élévation des recrues de la vieille Garde. Dans ces pages qui manquent de talent littéraire, on distingue aisément la qualité d'âme, l'inquiétude, l'ardeur, la curiosité que Stendhall reconnut dans les mêmes années et dans ses livres immoraux.

Pour bien comprendre la Garde, il faut purger son imagination des couleurs théâtrales que le mauvais goût des hommes de lettres a répandues sur la vérité. De vingt années en vingt années, au cours du XIX^e siècle, le public a exigé qu'on lui fabriquât de nouvelles histoires de l'Empereur et de la Grande-Armée. L'esprit de sacrifice, la fierté simple, quelque chose de modeste et de grave, qui va jusqu'à l'austérité, voilà, bien plutôt que le flâza romantique, le caractère de ces héros.

“ Si un corps privilégié, disait l'Empereur au colonel des grenadiers de la Garde, ne se comporte pas avec sagesse et mesure, il faut le dissoudre. Je veux avoir des soldats aguerris dans ma Garde, mais je ne veux pas de soldats indisciplinés ; quel que fût leur uniforme, ils ne seraient à mes yeux que des janissaires ou de prétoriens.”

La sagesse des décrets et des ordonnances qui réglaient la Garde avait tiré de ces hommes tout ce que des Français peuvent donner de bravoure, cela s'entend, mais aussi de politesse. Sortis du commun ou des classes moyennes, ils montraient tous, eussent-ils les manières du peuple, des âmes de gentilshommes. Le général Dorsenne, qui commandait les grenadiers de la vieille Garde, disait :

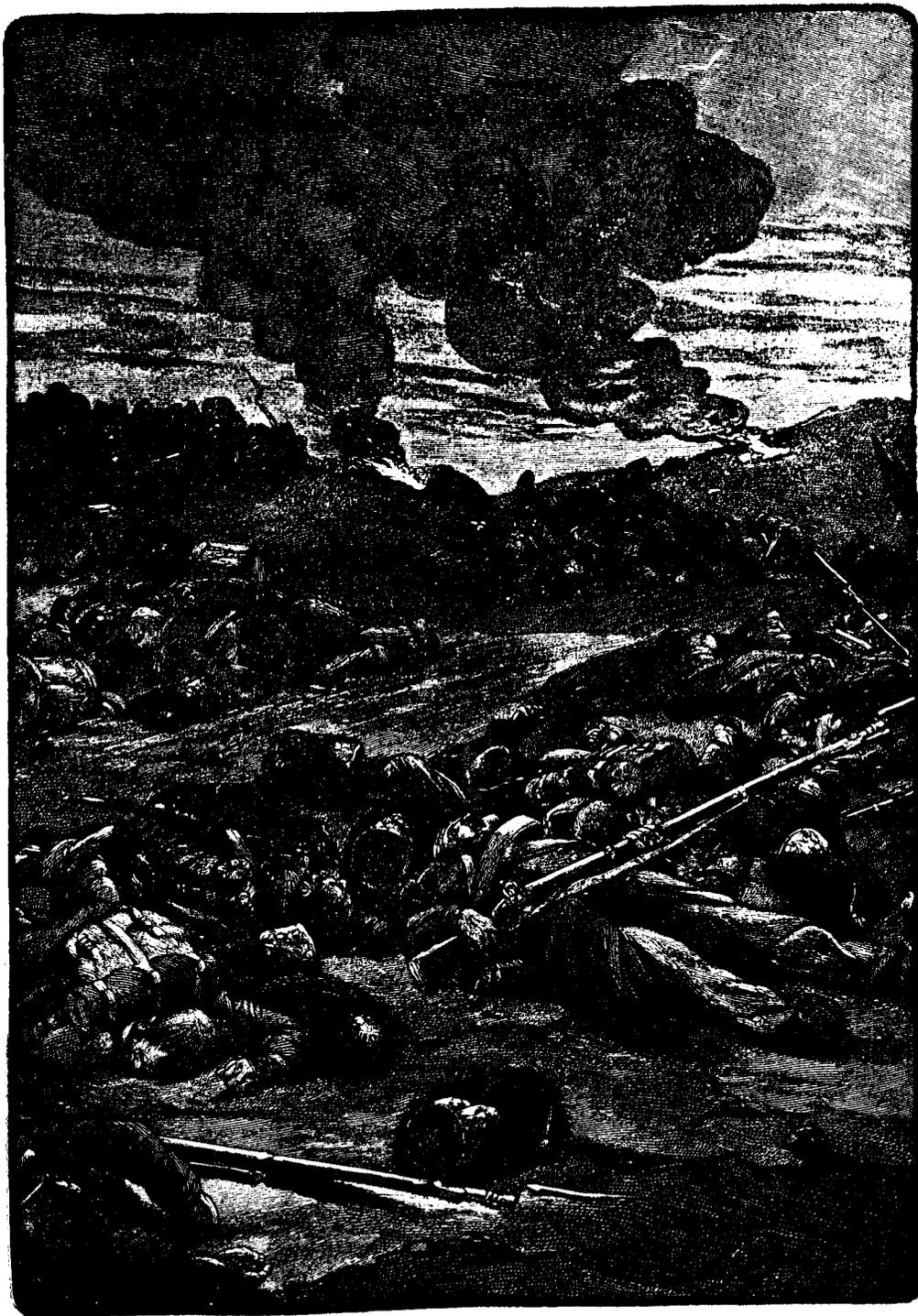
“ Si j'avais de l'or plein un fourgon, je le mettrais dans une chambre de mes grenadiers ; il y serait plus en sûreté que dans un coffre-fort.”

Chez eux l'ivresse était rare ; ils la blâmaient et respectaient la dignité d'un corps d'élite jusque dans leurs délassements.

Pour ma part, si je me promène dans la banlieue parisienne, j'aime à me rappeler que sa poésie ne tient pas dans les tristes et sales romans de Müirger. Je n'évoque point pour m'enchanter ses niaiseries grisettes. Vous souvient-il d'une phrase assez comique de Goethe qui, par un beau soir, entendant aboyer les chiens, s'écria : “ Non, non ! je ne veux pas emporter dans mon éternité l'abolement de cette bête.” Paris n'emportera pas dans son éternité les élégies banlieusardes des Mimi et des Musette. Sur les côtes de la Seine je me rappelle la phrase d'un vieux grenadier de la Garde :

“ Courbevoie, Saint-Denis, Suresne, Rueil, Nanterre, Boulogne et Saint-Cloud, telles étaient nos parties de campagne avec “ madame ” ou nos buts de promenade solitaire, parce que nous y reposions toujours au foyer domestique de quelque vieux compagnon de bivouac, devenu gendre d'une blanchisseuse, ou simplement retiré après avoir noblement payé son tribut à son pays ”.

La vie des soldats de la Garde doit être comprise, non dans l'atmosphère qu'y met la légende, mais avec les teintes qu'évoque un beau titre d'Alfred de Vigny : *Servitude et grandeur militaire*. Ils souffrirent beau



La garde meurt et ne se rend pas